

1^{er} prix Blasco Ibañez 2017

Confidences au Pian

de
Salima Tazi



Une chaude journée d'été ...

Une famille est réunie dans le parc du Pian . Après le repas ,un vieux monsieur et son arrière petite-fille s'allongent à l'ombre des oliviers. L'aïeul semble pensif, nostalgique, la jeune fille essaie de comprendre ce qui le trouble :

- Tu sembles triste, pourquoi ?

- Ces arbres me rappellent ma jeunesse il m'ont vu enfant et jeune homme, car après la messe, on allait en famille s'aérer sous les oliviers en regardant la mer. J'étais impressionné par ses arbres énormes,tellement vieux que mon oncle me racontait qu'ils avaient vu passer les légions romaines.Te rends-tu compte que c'est une oliveraie de 3 hectares, qui comprend 530 oliviers dont certains seraient millénaires et dont je comparais les troncs à la peau d'un vieil éléphant. Il y a aussi plusieurs pins centenaires . Ne trouves-tu pas qu'on se sent en sécurité dans ce parc ?

- Oui c'est vrai, on est très bien ici, j'aurais tellement voulu être aux côtés d'Anthony , dit elle a voix basse.

- De qui parles-tu ?

- Anthony , un garçon qui était dans ma classe mais qui a dû déménager au Canada parce que son père a reçu une offre pour son travail. Nous étions proches l'un de l'autre.

- Qu'est ce qui te plaît tant chez lui ?

- Il est vraiment gentil , il se comportait différemment avec moi qu'avec les autres filles de la classe et avant de partir , il m'a offert ce petit médaillon que tu vois là,(elle lui montre le médaillon qu'elle porte autour de son cou)

- N'est-il pas beau ?

- Oui vraiment très beau, répondit le grand père.

C'est donc une nouvelle histoire d'amoureux séparés murmura le vieillard .

- Que veux tu dire Papounet ?

- Je vais te raconter l'histoire de mon premier grand amour :

Voilà, imagine-toi en 1939, j'ai 16 ans et en avril, malgré la tension internationale, les fêtes franco-britanniques ont lieu . Il y eu une grosse affluence, des navires de guerre mouillèrent dans la baie de Garavan . On inaugura le monument dédié à la reine d'Angleterre. Pendant une bataille de fleurs, je vois la plus jolie fille du monde. Elle était brune, elle avait de grands yeux légèrement étirés vers les tempes, elle était grande et mince , toujours souriante.

Je m'arrange pour la suivre, et à la fin du spectacle, je l'approche. Elle est avec une amie. Je les invite toutes les deux à boire une limonade à un bar du port . Du port de pêche, bien sûr, car à cette époque, le port de plaisance n'existait pas ! Il n'a été créé qu'en 1966.

Nous parlons de nous, de notre vie. J'apprends qu'elle s'appelle Mireille. J'explique que mon père est pêcheur, que ma mère vend les produits de la pêche au marché couvert, et que depuis ma sortie de l'école de Forty (désaffectée 1an après !) avec mon certificat de fin d'étude en poche, je travaille avec mon père .

Les deux filles, elles, travaillent à l' hôtel de l'Amirauté, qui sera incendié pendant la guerre.

Depuis plusieurs années, la situation économique s'était affaiblie, car la ville vivait déjà plus du tourisme que de la pêche ou de la culture du citron, et vu les menaces de guerre, les revenus liés aux taxes de séjour sont en baisse. La peur d'une guerre plane, même si nous nous sentons protégés par la ligne des forts Maginot des Alpes, qui est un réseau d'ouvrages fortifiés, creusés dans le roc, renforcés de béton, le long de la frontière italienne.

Nous sommes ville frontière avec un pays allié de l'Allemagne nazie. Depuis 1938 , le fascisme italien menace la paix à Menton, Mussolini revendique notre territoire.

De plus, s'alignant sur l'Allemagne, le gouvernement italien expulse les Juifs .¹
Grand nombre d'entre eux affluent donc dans notre cité.²

- C'est comme maintenant avec les migrants ?

- Oui , c'est le même système, les juifs se regroupaient à San Remo et Vintimille, et des passeurs les amenaient en France, « pays des droits de l'homme ». Ils essayaient de passer, comme les migrants d'aujourd'hui, par la montagne mentonnaise (le redoutable Pas de la Mort , juste au dessus de Garavan où de nombreux clandestins d'hier et d'aujourd'hui laissent la vie) , ou par train avec la complicité de cheminots, ou par la voie maritime, de préférence de nuit . Tu vois, on revit la même chose

La vie a donc perdu de sa légèreté, mais nous essayons d'oublier tout ça, je propose donc à Mireille de nous revoir, à ma grande joie, elle accepte.

C'est ainsi qu'a commencé notre histoire,dès que nous le pouvions, nous faisons des choses ensemble . Elle m'accompagnait lorsque je chargeais le charreton de filets pour aller les faire sécher, ou que j'allais ramasser du bois au Super Garavan : je laissais le charreton aux Colombières, nous montions chercher du bois ou des pignes que nous amenions à bras jusqu'au charreton . Ensuite, nous redescendions au quartier du port où habitaient mes parents. Mireille, elle, habitait dans la vieille ville.

Parfois , nous allions à la cueillette des citrons. Les hommes porteurs d'un panier, décrochaient les fruits et les déposaient dans le panier qui était vidé dans des corbeilles . Les femmes les transportaient alors jusqu'aux charretons mais nous aimions aussi nous promener le long du boulevard de Garavan . Il était bordé de superbes villas et nous rêvions d'en avoir une, nous aussi, plus tard, car elles surplombent la mer, c'est magnifique .

Nous allions aussi pique- niquer ici au Pian, pour « le mai », tradition précieuse aux amoureux. Peut-être y amèneras-tu Anthony un jour ?

Nous nous joignons parfois avec d'autres jeunes lors de campagnata, (c'est le mot Mentonnais pour pique-nique à la campagne) et nous nous régaliions de « pishades » de « tian » et de fruits grappillés en chemin.

Par jeu, nous avons une boîte à lettre secrète dans une bergerie en ruine en haut du sentier du Mounie, qui aboutissait aux Granges Saint Paul. Si nous ne pouvions pas nous voir, on y laissait un mot . Il n'y avait pas de téléphone dans chaque maison à cette époque !

Le 3 septembre 1939 , suite à l'agression de la Pologne, la France, puis l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne.





soldats italiens avançant dans Menton



Train blindé bombardant Menton depuis le tunnel du cap Motorla

De septembre à juin 1940, Menton s'installe dans « la drôle de guerre » avec une certaine appréhension, car si l'Italie se déclare non belligérante, les autorités militaires ne semblent pas y croire ... en effet en juin 1940, l'Italie s'alliera aux Allemands. Il faut dégager la zone frontalière car les succès allemands rendent possible l'intervention italienne.

Le commandant de l'armée des Alpes ordonna l'évacuation des Mentonnais sous le code « exécutez mandrin » et dans la nuit du 3 au 4 juin 1940, nous dûmes quitter Menton par car, camions, trains.

Hélas, ma Mireille et sa famille ne se trouvaient pas dans le même car que moi. Ma famille s'est retrouvée à Cannes, puis nous avons été envoyés dans les Pyrénées Orientales .

L'entrée en guerre de l'Italie comme alliée de l'Axe aggrava la situation .

Par de nouveaux arrivants, nous apprîmes que la bataille pour Menton avait été rude, entre le Cap Martin, les Granges St Paul, le Razet, le Pont St Louis . Les pertes humaines italiennes furent plus nombreuses que les pertes françaises,(les blessés furent soignés à l'hôpital Bariquand , boulevard de Garavan, qui était un préventorium pour enfants et qui accueille maintenant des enfants handicapés) mais les dommages matériels furent très lourds et beaucoup d'immeubles furent détruits. Et surtout, les deux tiers de Menton sont en zone occupée. La ligne de démarcation passe par la place d'Armes, et les soldats italiens pillent les maisons laissées vides par les exilés.

Nous décidâmes de rester dans les Pyrénées. Nous y avons vécu de petits boulots et de subventions.



La zone d'occupation italienne a été instituée par l'armistice du 24 juin 1940 , et 4 régions dont les Alpes Maritimes sont sous occupation italienne .

Menton est la principale « prise » et tout devient italien : l'enseignement, la monnaie, les timbres, la langue, la carte d'identité , le journal...

J'attends de pouvoir retourner à Menton, de retrouver ma Mireille, mais les nouvelles venues de Menton m'en dissuadent. Ceux qui étaient retournés à Menton, en ont fui pour échapper à l'italianisation brutale du régime de Mussolini. Les conditions de vie sont très difficiles. On manque de tout, mais surtout, on n'est plus en France !

Pour nous aussi, la vie se complique : le débordement du Têt cause une inondation . Cette catastrophe nous obligea à repartir vers le Var. Mon père avait été mobilisé, j'étais donc responsable de ma mère et de ma jeune sœur. Nous aurions pu rentrer à Menton, mais nous ne voulions pas vivre dans une ville complètement annexée par les Italiens, et subir l'expansionnisme mussolinien.

Et je craignais d'être enrôlé par les troupes fascistes, et dans le Var, j'avais un travail me permettant de nourrir ma mère et ma sœur.

Cette annexion italienne dura jusqu'en septembre 1943, quand l'Italie capitula, mais

elle fut, hélas, suivie de l'occupation allemande .

Ce n'est que le 7 septembre 1944 que ma ville fut libérée.

Je me précipitais donc à Menton .Hélas, j'y vis des ruines partout. J'allais vite à notre boîte à lettres, une lettre de décembre 1943 m'apprend que sa famille avait quand même réintégré Menton, et qu'elle m'attend ! Cette lettre je l'ai encore .

- Peux- tu me l'a montrer ?

Il la sort de son porte feuille , elle est abîmée à force d'avoir été lue et relue, mais encore lisible. La jeune fille la lit avec émotion :

« *Mon Pierre,*

Nous sommes rentrés malgré l'occupation allemande, on reparle français à Menton ! Notre ville est à nouveau française ! Par chance, notre maison a été ni détruite, ni pillée. Mon père vend les produits qu'il cultive dans notre campagne. Mon frère n'a pas pu échapper au STO (services de travaux obligatoires) il doit participer à des travaux sur le fond de mer. Ma mère et moi essayons de trouver quelques ménages ou lessives à faire.

La vie est difficile et j'espère que Noël m'apportera comme cadeau ton retour. J'attendrai le temps qu'il faudra, il n'y a aucun jour qui passe sans que je pense à toi, tu auras toujours une place à dans mon cœur . »

Mireille

Émue elle lui demande :

- Que s'est il passé ensuite ?

- Aucune lettre depuis ... s'était-elle lassée de m'attendre ? S'était-elle mariée ? Je me rendis chez elle, la maison était vide . Je finis par aller au service d'état civil ...où j'appris son décès. Elle avait été tuée par les bombes qui tombèrent sur le Pont-St Louis le 25 août 1944.

Notre maison, comme tant d'autres, avait été pillée, et elle était très abîmée, mais je m'y installais . Je voulais vivre dans ce quartier qui nous avait vus amoureux .

Mon père était fort heureusement revenu sans avoir été blessé et mais il préféra rester dans le Var.

Je trouvai un travail à l'établissement de bains de Menton.

Malgré la reprise des des hostilités (les canons continuent de tonner dans les montagnes, les Allemands ne lâchent pas prise , il y avait des mines partout) je refusai l'évacuation du 18 février 1945. Je me cachai dans un hameau détruit au dessus de Garavan.

Le 25 avril, c'est le grand jour, après 228 jours de bombardements, ils étaient partis.

Un an plus tard, je rencontrai celle qui deviendrait ma femme. Mais jamais je n'ai oublié mon premier amour .

Tu vois, j'ai connu aussi la séparation, mais elle était involontaire et définitive. Toi, c'est différent !

-Merci Papounet de m'avoir confié tous ça ton histoire me touche beaucoup, la prochaine fois qu'on se voit je te confierai l'évolution de ma relation avec Anthony.

- FIN -